

Collection « Trames »

dirigée par Bernadette Allain-Launay
et Serge Vallon

L'objectif de la collection est de constituer une « bibliothèque de travail » des professionnels du champ social et médico-social. Elle propose des synthèses de connaissances, des outils de réflexion et d'analyse, toujours référés à la pratique professionnelle, selon notamment trois axes : les publics de l'intervention sanitaire et sociale, les structures et les modes de prise en charge, les pratiques éducatives.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

L'alphabet du social

Du même auteur

L'action sociale aujourd'hui?
éres, 2008.

Janusz Korczak,
PUF, 1989.

Madame François,
aventurière de l'éducation nouvelle,
éres, 1986.

L'éducateur dans l'éducation spécialisée,
ESF, 1974.

Jacques Ladsous

L'alphabet du social

Préface de Pierre Gauthier

Trames

ères
éditions

Conception de la couverture:
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2014
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3438-0
Première édition © Éditions érès, 2012
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

| | |
|--|----|
| PRÉFACE, Pierre Gauthier | 9 |
| AVANT-PROPOS | |
| L'ACTION SOCIALE RACONTÉE À MON VOISIN..... | 15 |
| L'ALPHABET DU SOCIAL | 23 |
| A comme agir..... | 23 |
| B comme bien-être..... | 27 |
| C comme chercher, choisir, comprendre, créer | 29 |
| D comme développer..... | 30 |
| E comme éducation..... | 31 |
| F comme fraternité..... | 35 |
| G comme gagnant..... | 37 |
| La lettre H ouvre le chapitre de l'homme | 38 |
| I comme inventer, imaginer, mais aussi injustice..... | 42 |
| J comme jeunes et aussi joie | 44 |
| L comme lien et comme liberté..... | 47 |
| M comme mouvement, comme mélange | 49 |
| N comme narrer | 53 |

| | |
|--|-----|
| P comme paroles, comme pouvoir, comme politique | 54 |
| Q comme qualité | 57 |
| R comme regard, rire, raison | 58 |
| S comme survivre | 62 |
| T comme temps, travail, témoin | 64 |
| V comme vivre..... | 68 |
| QUELQUES HISTOIRES..... | 71 |
| L'histoire rapide de Norbert et de sa violence | 72 |
| Histoire de C. | 74 |
| Histoire de L. | 78 |
| Histoire de monsieur X. | 82 |
| L'itinéraire de madame Ligot..... | 99 |
| COMPRENDRE L'ACTION SOCIALE..... | 105 |
| L'action sociale s'inscrit dans l'action éducative | 105 |
| L'action sociale est aussi une action soignante..... | 110 |
| L'action sociale est une action créative | 116 |
| L'action sociale comme action politique | 121 |
| CONCLUSION | |
| NOUS, PROFESSIONNELS DU SOCIAL | 127 |
| Un travailleur social minuté..... | 128 |
| Brève | 131 |
| Gestion automatisée de l'accueil (où est la chaleur de la présence ?)..... | 132 |
| États d'âme..... | 135 |
| BIBLIOGRAPHIE..... | 139 |
| ANNEXE..... | 141 |

À Anne,
qui en m'invitant cet été m'a donné le temps
et l'occasion d'écrire ces quelques lignes tandis qu'elle
travaillait sur une fresque.
C'est ainsi que se sont côtoyées peinture et écriture.

À tous mes collègues,
qui souffrent de voir que leur action n'est pas vraiment
comprise du grand public, en espérant que ces quelques
pistes les aideront à se faire entendre
et en les encourageant à devenir conteurs
dans tous les lieux publics où ils croisent leurs voisins.

À mes voisins.

Mon propos s'adresse à tous ceux
qui nous regardent vivre et travailler
sans bien saisir le sens et l'objectif de notre action.
Le « social » est mal supporté par un certain nombre
de gens qui y voient une prime à la paresse
et à la passivité et nous reprochent de l'encourager.

Je leur souhaite de ne jamais se trouver
dans la situation d'avoir besoin des autres.

Préface

Aux familiers de Jacques Ladsous, je dirai qu'il n'a jamais été aussi bon, aussi vrai, aussi honnête.

Ce livre de pédagogie à l'état pur se lit, se dévore, avec jubilation.

Jacques Ladsous a toujours su éviter la langue de bois; il écrit – fort bien du reste – dans la langue de chacun et de tous les jours et sait communiquer son optimisme contagieux.

Il est vrai que l'action sociale est mal connue, d'abord parce que le concept lui-même est compliqué. J'y reviendrai. Ensuite parce qu'il est question bien souvent des pauvres, qu'on n'aime pas en général voir de trop près.

J. Ladsous nous l'explique avec des mots simples; sous sa plume l'action sociale devient une évidence.

Et il a raison de dire que l'action sociale, c'est aussi de la création, création d'un grand projet social où l'éducation, le soin et la culture trouveraient leur place.

En m'invitant à préfacier cet ouvrage, Jacques Ladsous m'offre une occasion, que je ne peux pas laisser passer, de faire le point au moment même où le concept d'action sociale, qui était désormais admis par tous, se voit « détrôné » dans les politiques officielles par celui de cohésion sociale.

De l'action sociale à la cohésion sociale

Le remplacement de la direction générale de l'Action sociale par une direction de la Cohésion sociale n'était ni fortuit ni conjoncturel; il s'est inscrit dans une tendance lourde qui a vu, par exemple, le concept de travail social progressivement supplanté, sous l'autorité du Conseil supérieur du travail social, par celui de l'intervention sociale.

Certes, il s'agissait aussi de donner un habillage conceptuel au mariage de raison des services déconcentrés du ministère chargé des Affaires sociales et de la Solidarité (ou du moins de ce qu'il en restait après la création des ARS), avec le réseau Jeunesse et sports; on dit que les mariages de raison sont les plus solides, celui-ci aurait dû être célébré depuis longtemps tant il s'avère qu'ils étaient les uns et les autres (et sous la réserve non négligeable, il est vrai, du secteur du sport de haut niveau) très proches par les cibles, les objectifs, les méthodes.

Mais sur le fond, ce passage de l'action sociale à la cohésion sociale constitue moins un élargissement du concept qu'une juste, quoique tardive, reconnaissance de son véritable périmètre: l'action sociale,

c'est-à-dire la société en action, a été enfermée pendant plusieurs décennies dans sa dimension caritative d'appendice aux systèmes de protection sociale.

Élargissement des catégories défavorisées – des pauvres en clair – et depuis celles-ci vers les classes moyennes menacées de paupérisation. Élargissement des aides individuelles vers des politiques structurelles : de ce point de vue, la politique de « refondation » portée par M. Benoist Apparu illustre parfaitement, dans ses intentions du moins, la prise de conscience de l'impasse dans laquelle conduisent les politiques traditionnelles basées essentiellement sur la réparation individuelle.

On posera l'hypothèse que cet élargissement – ou cette reconnaissance – traduit de la part des décideurs – naturellement extérieurs au champ de l'action sociale – une prise de conscience tardive : la recherche des grands équilibres économiques – en ce moment bien malmenés – n'aurait guère de sens si ceux-ci n'étaient pas accompagnés par la sauvegarde de ce qu'on peut appeler, pour faire court, les grands équilibres sociaux.

La crise durable dans laquelle est enfermée notre pays depuis quelques dizaines d'années, chômage de masse, crise de la famille et du lien social, perte du sens, fin de l'État providence, a généré de graves déséquilibres qui, malheureusement, sont loin d'avoir encore développé toutes leurs conséquences en termes de déficits mais aussi de santé et de sécurité des individus, de destruction du lien social. En bout de chaîne, des individus s'enlisent dans une

exclusion, qui est une spirale de destruction dont on ne s'échappe que rarement.

Les individus et les groupes perdent progressivement leurs repères, la relation au travail qui leur donnait une identité sociale, la relation à l'État protecteur qui n'a plus besoin d'avouer son impuissance.

Bien sûr, ce sont les milieux les plus modestes qui sont les victimes par prédilection de ces crises, naturellement aggravées par la marchandisation croissante de notre société.

Dans ce paysage, le travail social, l'intervention sociale sont plus que jamais nécessaires, y compris pour gérer les dispositifs palliatifs, y compris même pour gérer les angoisses sécuritaires.

Mais il est plus que jamais évident qu'il n'est pas suffisant : le meilleur des dispositifs d'action sociale n'a jamais dispensé chacun (juge, policier, psychiatre...) de faire son métier, il n'a jamais dispensé les décideurs de décider, il n'a jamais exonéré d'une politique du logement social, d'une politique de la formation, d'un urbanisme non discriminant... Il faut dire qu'il ne peut rien, ou pas grand chose, face à une politique de destruction des emplois.

Aussi me paraît-il clair que le travail social ne peut pas rester enfermé dans sa dimension réparatrice, aussi nécessaire soit elle, et dans le *case-work*. Les limites de cette approche sont malheureusement vite atteintes. Il faut oser travailler davantage auprès des groupes, avec les groupes, comme cela se fait dans les pays comparables au nôtre. Nombreux sont les travailleurs sociaux qui se sont déjà engagés dans ce type de travail, mais là encore rien ne se fera sans des

décisions de caractère politique des institutions qui les emploient.

L'objectif de préservation et de consolidation de la cohésion sociale appelle un travail social collectif, à défaut de quoi ce concept restera purement cosmétique.

Dans la crise profonde que traverse notre pays, le choix de ce concept qui vient élargir le champ de l'action sociale – et je m'en réjouis pour ma part –, telle que nous la présente Jacques Ladsous, me paraît avoir une triple signification :

- le rappel qu'il y a un intérêt général qui dépasse des intérêts catégoriels qui ont tendance à s'exacerber ;
- le constat que tout le monde ou presque – disons 90 % des Français – est désormais vulnérable ;
- l'occasion de ne plus réduire l'action sociale à la gestion de dispositifs de plus en plus complexes et purement palliatifs.

Pierre Gauthier
Ancien directeur de l'Action sociale

Avant-propos
L'action sociale
racontée à mon voisin

Cette formule n'est pas de moi. Elle est de mon ami Michel Chauvière, et s'il m'a autorisé sans problème à m'en servir, je ne saurais le faire sans lui en rendre la paternité.

La première fois que nous l'avons utilisée, c'était au cours des états généraux du social¹ que nous avons conduits pendant trois ans, sous le vocable « 7.8.9. » (encore un titre dû à Michel Chauvière) à la fois comme souvenir d'une grande révolution (1789) et comme perspective d'avenir (« 7.8.9. : dans un panier neuf », issu de la comptine « 1.2.3 : nous irons au bois »).

Ce jour-là, j'avais, avec quelques autres, sillonné Paris dans un bus de la RATP pour essayer d'intéresser le

1. Sur les états généraux du social, voir chez Dunod, *Reconstruire l'action sociale* sous la direction de Jean-Michel Belorgey, Michel Chauvière, Jacques Ladsous (2006).

tout-venant parisien à l'action sociale et au travail de ceux qui la produisent. Le bus, nous l'avions loué – la grande patronne de la RATP, M^{me} Idrac, n'ayant jamais répondu aux courriers que nous lui avions adressés afin d'obtenir un prêt, compte tenu de la situation sociale, et de l'importance de faire connaître aux gens ceux qui pouvaient les aider.

Nous avons donc sillonné Paris en nous arrêtant sur quelques places, et devant quelques gares, à chaque fois que des policiers bienveillants (il en existe) nous autorisaient à stationner gratuitement pour une durée suffisante. Le bus bien apparent, habillé de quelques slogans, nous nous répandions sur la place, afin de parler avec les gens, et de leur distribuer un recto-verso résumant l'essentiel de ce qu'il y avait à connaître pour un profane. Quelle déception ! Non seulement la majorité d'entre eux ne connaissaient rien aux fonctions d'assistant des services sociaux ou d'éducateur qui étaient les nôtres, mais ceux qui en avaient une vague idée (à quelques exceptions près) ne savaient pas mieux définir nos fonctions, et s'ils nous considéraient comme sympathiques et gentils, ils émettaient beaucoup de doutes sur notre utilité et notre efficacité.

Toute une journée pour me faire envoyer gentiment sur les roses ! Cela m'avait anéanti. Et comme nous nous en ouvrions aux autres, le soir, une fois le bus rendu, nous arrivâmes à la conclusion que, non seulement nous étions sinon méconnus, du moins mal connus mais que notre action, cette action sociale que nous menions avec chaleur et ténacité, l'était encore bien moins, et que peu de personnes

parvenaient à la situer ou à la définir. C'était quelque chose de l'ordre de l'assistance, du secours (Secours populaire, Secours catholique...) fourni par une armée de bénévoles, sous l'autorité et la compétence de quelques professionnels continuellement débordés, et jamais présents (le soir, le week-end) aux moments où justement les demandes étaient les plus fortes...

Et pourtant, on ne manquait pas d'ouvrages sur la question, ni d'articles dans les journaux, mais le style en était peut-être trop ardu pour toucher vraiment l'opinion publique. C'est alors que Michel suggéra d'écrire un livre qui s'appellerait « L'action sociale racontée à mon voisin » et s'efforcerait de tracer l'essentiel de cette action dans un langage simple et illustrée par de nombreux exemples rapportés. Il rejoignait ainsi ce que m'avait dit Pierre Bourdieu² quelques années avant de mourir : « Vous possédez, vous connaissez mille et une histoires de vie, significatives de la difficulté à vivre, et qui parleraient à vos interlocuteurs, matière à feuilleton permanent, et au lieu de cela, vous nous faites de grands rapports dans un langage que vous êtes les seuls à comprendre, et qui n'interpelle personne autour de vous. Vos rapports d'activités sont sérieux mais ne parlent à personne, en dehors de vous, et votre pudeur vous empêche de parler vrai à partir des exemples vécus. Comment croyez-vous que les curés aient pu si longtemps tenir en haleine leurs ouailles sur la notion du bien et du mal, sinon en

2. P. Bourdieu, sociologue, mort en 2002, auteur notamment de « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, 1986.

tirant des confessionnaux des histoires douloureuses ou terrifiantes que leur confiaient leurs fidèles ? »

Finalement, mettre sur la place publique quelques idées simples, agrémentées d'exemples, c'était la possibilité de faire comprendre la manière naturelle et normale de quelques-uns pour déclencher la solidarité de plusieurs autres, sinon plus.

Le challenge m'a plu, et j'ai décidé de tenter cette expérience en me servant des histoires que mes collègues et moi avons pu récolter dans le quotidien de nos vies.

Que tous ceux qui m'ont conté quelques histoires soient ici remerciés, ainsi que ceux qui les ont vécues. L'anonymat ne me permet pas de les citer, et en même temps il protège leur intimité, leur vie personnelle et privée.

Mais chaque situation est significative du besoin qu'ont l'homme, la femme, l'enfant, de partager avec d'autres, à certains moments, des souffrances, des déceptions, des amertumes, des révoltes, des désespoirs... , dont l'intensité paralyse leur évolution, et les empêche d'être heureux. Or le droit au bonheur, c'est un droit que chaque être humain peut revendiquer, et dont nous avons le devoir de faciliter la conquête. Voici donc « l'action sociale racontée à mon voisin ».

Et d'abord, qui est mon voisin ?

L'idée de voisinage fait surgir l'image de la proximité. Mon voisin est celui qui se trouve sur le même palier que moi, dans le même escalier, au sein du même

immeuble, voire dans la même rue, dans la même cité. C'est monsieur et madame Tout le Monde, que les hasards de la vie ont conduits près de moi ou auprès de qui je fus conduit, sans que nous nous soyons vraiment choisis. Un même espace nous rassemble : espace de lieu car certains services, certains circuits nous sont communs, et exigent de nous un minimum de connaissances et de partage d'exigences pour que notre proximité ne soit pas dysharmonique ; espace de temps car même si nos rythmes de vie sont différents, ils doivent aussi comporter des moments où nous pouvons respecter l'autre dans son besoin de silence, et de repos, sans que ce soit une véritable gêne pour l'un comme pour l'autre : on ne joue pas du piano ou de la clarinette après 22 heures, ni avant 6 heures. On ne fait pas couler son bain à minuit, si les tuyaux d'accès nous sont communs.

Mon voisin est à la fois quelqu'un à qui je peux parler, car j'ai de lui une certaine connaissance, mais celle-ci, sauf dans certains cas particuliers, ne permet ni le partage de l'intimité, ni une familiarité trop poussée.

Je sais qui est mon voisin, en gros, mais je ne le sais pas avec précision – sauf à faire preuve d'une curiosité un peu trop poussée. Mon voisin sait que je suis « dans le social » – sans que cela lui parle vraiment, même s'il croise dans l'escalier des gens un peu étranges, qui l'inquiètent au début avant de finir par s'y habituer. Mon voisin n'a pas besoin d'en savoir plus ; il n'en demande pas plus. Eh bien, justement, je veux, moi, le faire entrer plus profondément dans la connaissance de mon action, pour qu'il puisse à